

MÉTAPHORE ET CONNAISSANCE DANS LA SÉMATOLOGIE BÜHLERIEENNE

Serena CATTARUZZA
Université de Trieste

RÉSUMÉ

Nous chercherons dans ce texte à mettre en évidence la façon dont la conception bühlerienne de la métaphore, se fondant sur le fameux « modèle du double filtre », présente un caractère cohérent avec la théorie générale des signes, dont l'axe fondamental est constitué, comme on le sait, par l'Organon Modell. Ce dernier permet de clarifier la spécificité de la métaphore dans son rapport aux notions de « champs » et de « fonctions » auxquelles est articulée la « production » des signes. Cette spécificité vient à son tour éclairer la « créativité » propre à la métaphore, qui la rend irréductible aux autres instruments de production des signes, lui assurant ainsi une prégnance aussi riche qu'irremplaçable.

ABSTRACT

In this text we will attempt to bring out the way in which Bühler's conception of metaphor, based on the famous « model of the double filter », is consistent with his general theory of signs, whose fundamental axis is constituted, as is well known, by the Organon Modell. The latter affords clarification of the specificity of metaphor in its relation to the concepts of « field » and « functions » to which the « production » of signs is articulated. This specificity in turn clarifies the « creativity » proper to metaphor, which renders it irreducible to other instruments of sign production, thus providing it with a fullness which is as rich as it is irreplaceable.

1. REMARQUES INTRODUCTIVES

Lors d'un récent débat autour de la recherche européenne, une scientifique, Elena Cattaneo (2010), a déclaré considérer l'usage de métaphores comme un élément fondamental dans sa tentative de définir de manière prégnante la démarche scientifique. Elle a par ailleurs reconnu avoir toujours été confrontée dans son activité à l'image du désert. De fait, il n'y a dans cet

exemple aucune barrière qui empêcherait de s'élancer – l'espace est immense : on peut suivre les traces de ceux qui sont déjà passés par là (si le vent ne les a pas effacées), sans pour autant avoir la certitude que l'on se dirige dans la bonne direction. Le défi de l'inconnu y est pour une part, mais aussi la recherche d'une oasis de laquelle repartir armé de nouvelles intuitions et d'hypothèses susceptibles de réduire l'espace inconnu du désert.

Comme dans un récit d'aventures de Salgari, on se trouve ici projeté dans un contexte clairement défini qui assure à la description une intégration cognitive et émotive, et qui, confirmant pleinement la fascination séculaire qui émane du phénomène métaphorique, en justifie son caractère pertinent. Voilà une première caractéristique qui, comme nous le verrons, a été vigoureusement signalée et défendue dans l'analyse que Bühler fait de la métaphore : son impossible transposition, sous peine de la voir choir dans l'évidence et l'insignifiance. Les locuteurs compétents – en l'occurrence ceux d'une langue européenne – adhèrent immédiatement et naturellement à la vision linguistique qui leur est proposée. En d'autres termes, ils sont en mesure de pénétrer intuitivement dans le lexique de l'interlocuteur qui la leur soumet. Mais quels sont les compétences et les présupposés nécessaires pour qu'une telle spontanéité de l'action et de son déroulement s'accomplissent de manière adéquate ?

Dans son texte théorique sur les signes, le fameux essai *Die Krise der Psychologie* (1927), qui inaugure la période de ses grandes œuvres dédiées au langage, le savant allemand, confronté au phénomène linguistique, avait déjà formulé cette interrogation à la saveur kantienne et apparemment incontournable. Et si du point de vue historico-psychologique, la démonstration de la possibilité et de la nécessité d'appliquer l'instrument linguistique se traduit par le recours à la célèbre « théorie des trois aspects », c'est-à-dire aux moments constitutifs de l'*expérience vécue*, du *comportement animal doué de sens* et des *formations de l'esprit objectif*, du point de vue méthodologique, cette démonstration exigeait une constitution de type axiomatique échappant au genre des compendiums et synthèses aux allures de manuels, pour « attaquer » directement le cœur du problème – la nature du langage (humain et animal) – et donner une réponse scrupuleusement déterminée à la question fondamentale qui lui est posée : « qu'es-tu ? ». Cet aspect axiomatique, qui trouvera, comme on le sait, sa forme achevée dans la *Sprachtheorie*, n'est pas sans intérêt pour ce qui est de l'analyse de la métaphore, puisqu'il prévoit également, dans l'éventail de ses exigences, l'élaboration de modèles.

Comme nous le verrons plus tard, le concept de « modèle » est consubstantiel à la conception bühlerienne de la métaphore, et sa déclinaison naît dans le sillage de l'axiomatique développée par Hilbert, lequel, comme

cela a été souligné à plusieurs reprises¹, a non seulement exercé une influence significative dans le domaine des mathématiques, mais également dans celui des sciences humaines. Cette approche prévoit, comme technique de démonstration, l'élaboration d'un modèle du système à décrire. Elle privilégie la nature relationnelle des concepts et aboutit à des modèles dans lesquels les interdépendances peuvent être exprimées à travers un langage et une logique non formalisés, et pourtant précis et naturels, n'excluant pas, toutefois, d'autres modélisations spécifiques, que l'on pourra proposer en lieu et place de définitions abstraites ; comme c'est le cas par exemple pour l'*Organonmodell* de Bühler. L'interprétation axiomatique de Bühler établit en effet que chaque découverte effective au sein de la théorie du langage doit pouvoir être présentée sous la forme d'un modèle. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'il faille se limiter à un simple examen de celui-ci. À l'image de la physique théorique, où il ne s'agit pas de dégager n'importe quel modèle, mais bien celui qui sera validé empiriquement, on ne pourra, dans le domaine théorico-linguistique, se dispenser d'une confrontation à la réalité effective.

Ainsi, sur le terrain glissant de la conception de la métaphore, Bühler parviendra au fameux modèle du « double filtre », qui permet de fournir une description prégnante de ses plus importantes caractéristiques – mises à jour par les philosophes et les scientifiques au cours d'une réflexion séculaire –, de dégager la structure de fond qui les unit et d'identifier leurs mécanismes de corrélation.

De façon analogue au travail de Hilbert, qui, comme l'a noté Renato Betti « ne rompt pas avec la culture mathématique qui l'a précédé, mais s'appuie sur elle, en lui conférant un sens nouveau » (2009, 23) le modèle de Bühler ambitionne de réunir les caractéristiques les plus significatives de la métaphore en une unité dynamique dont le sens nouveau se révèle essentiel et déterminant : la différenciation exercée par le double filtre. Nous pouvons immédiatement relever à quel point cette proposition théorique aura exercé une influence profonde sur les conceptions philosophico-linguistiques et, de manière plus générale, épistémologiques du XX^{ème} siècle, même si leur dette envers la matrice bühlerienne n'a pas toujours été dûment reconnue. Nous examinerons par la suite, sans qu'il nous soit possible d'entrer dans les détails, un cas exemplaire : celui de la conception de la métaphore chez M. Black, une conception dont le noyau central est le paradigme du filtre. En cela, elle s'avère à notre sens particulièrement instructive puisqu'elle propose d'une manière naturelle et originale une confrontation entre les techniques du second Wittgenstein – et des auteurs proches de sa pensée – et la leçon bühlerienne. Aborder cette question, c'est toucher du doigt un nerf encore à vif de la reconstruction et de l'interprétation de la culture

¹ Cf. Betti (2009).

épistémologique de l'Europe centrale du XX^{ème} siècle : la nature du rapport entre Wittgenstein et Bühler et son École de psychologie, sur lequel les historiens de la philosophie et des sciences, les sémiologues et les philosophes analytiques ont déjà beaucoup écrit et enquêté, mais qui à notre sens demeure une question ouverte, même du point de vue doctrinal, et ce particulièrement dans la perspective de l'évolution des œuvres de ces auteurs dans l'entre-deux-guerres.

Nous avons mentionné plus haut la caractéristique de « différenciation » propre à la métaphore mise en évidence par l'analyse bühlerienne et sur laquelle nous nous pencherons plus longuement. Il faut toutefois souligner dès à présent que la métaphore est liée de manière propédeutique et intrinsèque au principe de la pertinence abstraitive², qui constitue un élément clé de la sématologie de Bühler. Ce dernier, en effet, déplace l'étude du phénomène de l'*abstraction*³ et demande aux linguistes d'acquérir la perception phonématique des locuteurs d'une autre langue et la compréhension linguistique respectueuse des règles de la pertinence (2009, 129). En effet, Bühler appose au concept phonologique de *signe sonore* la formule terminologique d'*élément diacritique*, qui s'y adapte parfaitement. Elle en exalte la fonction sémantique, pour laquelle les phonèmes assument en fin de compte le rôle de caractéristiques ou de *marqueurs* naturels au moyen desquels le locuteur/auditeur reconnaît, parce que capable de discrimination, les unités sémantiques du discours. Par ailleurs, si les questions de la pertinence et de la diacrise sont solidaires, la qualification d'« abstrait » souligne à quel point la pénétration intuitive⁴ dans une langue donnée s'active alors même que l'entité sonore n'est pas intégrée avec la *totalité* de ses propriétés sensibles, mais seulement avec celles qui sont pertinentes dans l'exercice diacritique et sont susceptibles d'en garantir la reconnaissance, de la même façon que la perception visuelle est garantie par la distinction entre un premier plan et un fond. Si nous soulignons cet aspect du mécanisme de la compréhension linguistique, lequel, bien qu'il puisse sembler « une évidence même pour un enfant », a accaparé nombre de chercheurs tournés vers l'explication cognitive de la fonction sémiologico-linguistique, c'est

² Bühler a formulé le principe de la pertinence abstraitive en lien avec sa définition du signe. Cf. Bühler (2009, 124).

³ Ces études ont été conduites initialement, au temps des célèbres expériences de Würzburg sur la pensée, selon une méthode husserlienne et avec le recyclage de concepts scolastiques, sur le terrain des enquêtes les plus avancées autour du son en linguistique, c'est-à-dire celui de la phonologie décrite par Troubetzkoy.

⁴ Cet aspect de la pénétration intuitive concerne aussi bien le linguiste devant se familiariser avec un lexique étranger, comme dans le cas des recherches phonologiques effectuées par Troubetzkoy sur les systèmes vocaliques dans les langues caucasiennes, qu'un enfant au cours de l'apprentissage de sa langue maternelle.

parce que l'on doit également s'y référer dans le contexte de l'analyse de la métaphore.⁵

Bühler aime à illustrer le mécanisme de la pertinence abstraitive par le recours à une expérience de pensée – présentée dans son article *Phonetik und Phonologie* (1931) – dans laquelle il s'agit de communiquer au moyen de signaux constitués par de petits drapeaux, ou d'autres objets d'usage commun dont la particularité est de ne pas attirer l'attention (comme les signaux qu'utiliseraient des fiancés aux amours secrètes). Dans leur utilisation, sont comptées comme sémantiquement pertinentes les différences chromatiques, prises non pas singulièrement, comme dans le cas du blanc, du noir ou du gris, mais regroupées dans différentes classes exprimant différents degrés de saturation : dans cette perspective, les couleurs énumérées plus haut font partie de la classe de couleur non saturée (Bühler, 2009, 126). Ainsi, la jeune femme peut communiquer par le biais de la couleur d'un vêtement qui sera ou blanc ou gris ou noir en fonction des facteurs contextuels (par exemple ce qui lui va le mieux à ce jour-là), mais qui conservera la même signification lorsqu'il sera rattaché au degré de saturation convenu. De la même façon, dans une langue du Caucase oriental qui manifeste des sons vocaliques similaires à ceux de l'allemand, comme *u-ü-i, o-ö-e, a-ä*, il arrive que ces derniers se répètent de façon régulière selon une détermination contextuelle, mais ne présentent pas la valeur diacritique qui distingue par exemple en allemand *Tusche* (encre) de *Tische* (tables).

Le principe de la pertinence abstraitive peut, dans le même temps, clarifier la triple fonction du langage décrite par le modèle structurel, en lui assurant un espace de variations suffisant dans le cas de différentes occurrences d'un même phénomène linguistique. Contrairement aux êtres humains, observait avec humour Bühler, les phénomènes linguistiques peuvent servir plusieurs maîtres : ainsi, un phénomène linguistique concret comme l'expression allemande « es regnet » (il pleut), peut transmettre des significations diverses : celle, représentationnelle, laconiquement référée à un événement météorologique ; celle, expressive, manifestant la colère ou la joie, obtenue par la modulation de la même occurrence ; ou celle d'un signe d'appel adressé à un interlocuteur distrait par l'intermédiaire de l'inflexion de la voix. Nous avons mentionné plus haut que par rapport à ces trois fonctions, Bühler indique un passage privilégié entre la métaphore et le champ symbolique – c'est-à-dire les termes dénommatifs – avec une attention particulière accordée à leurs composantes.

⁵ « Le phénomène de l'*abstraction* exprime une position clef de la sémantologie, sur laquelle il nous faudra régulièrement revenir. Un tel retour sera par avance annoncé lorsque nous aborderons, par exemple, l'analyse de la métaphore ou la théorie des noms. » (Bühler, 2009, 129)

La métaphore a la propriété de rendre pour ainsi dire gigantesque les aspects issus du champ de la représentation symbolique, à la manière de l'anaphore dans le champ déictique. Et si un passionné du langage et de littérature, mais également de science et de philosophie, voulait savoir laquelle de ces deux fonctions (déictique ou symbolique) assume, du point de vue bühlerien, un rôle privilégié, non seulement dans le domaine de la communication courante, mais encore dans celui de la créativité linguistico-cognitive, la réponse serait ardue : peut-être qu'en affirmant que l'une comme l'autre se révèlent être de formidables moteurs de la créativité humaine – des instruments indispensables pour se confronter au monde –, nous nous contenterions d'un simple expédient diplomatique. Nous nous permettons cette rapide observation en ayant à l'esprit les multiples propositions actuelles, avancées non seulement par les représentants de l'art ou des sciences humaines, mais également par les tenants d'une tendance épistémologico-scientifique qui reconnaissent dans la métaphore la « mère » de toute communication linguistique, qu'elle soit normale ou pathologique. Dans cette contribution, nous ne pourrions examiner les arguments relevant de différents contextes (philosophique, littéraire, biologique, clinique, etc.) et constituant les lieux d'émergence des divers secteurs disciplinaires dans lesquels ces nouvelles propositions théoriques sont élaborées. Nous nous limiterons à esquisser la conception de la métaphore que Bühler présente dans la *Sprachtheorie*, sachant qu'il aurait probablement repris et approfondi cette thématique dans un ouvrage envisagé, mais jamais réalisé, sur la théorie du symbole chez Freud.⁶

2. LE MODÈLE LANGAGIER DE LA MÉTAPHORE SELON BÜHLER

Nous partirons du champ représentativo-symbolique, qui sert d'arrière-plan à l'analyse de la métaphore. Ce champ se place à côté du domaine de l'indication, lequel constitue le système de coordination déictique du « je-ici-maintenant » déterminant l'orientation du sujet et permettant au locuteur ainsi qu'au destinataire de comprendre les gestes et les expressions comme autant de désignations perceptives (*ad oculos*) et mentales (*fantasmatica*) d'autrui. Un tel champ est défini comme une *situation*. Le champ symbolique fournit quant à lui un système complémentaire, tant opératoire qu'explicatif, qui donne forme au *contexte*. Le déictique et le symbolique représentent donc, en substance, les deux sources qui alimentent l'interprétation rigoureuse des phénomènes linguistiques. Un

⁶ Comme en d'autres occasions, Bühler fait référence à un projet qui par la suite n'a jamais été réalisé en raison des terribles événements historico-politiques de l'entre-deux-guerres. Le travail effectué par Bühler sur la notion de symbole chez Freud n'est après tout pas si surprenant, si par exemple nous tenons compte du témoignage autorisé de Gombrich qui atteste d'un contact entre les deux écoles viennoises de psychologie, contact également promu par la médiation d'Ernst Kriss, directeur de « Imago ». Cf. Gombrich (1999, 68).

éventuel système supplémentaire de type iconique se révélerait inutile dans la mesure où de tels phénomènes se présentent plutôt comme des manifestations primitives, variablement disséminées dans les différentes langues humaines, et, de ce fait, difficilement intégrables dans une loi structurelle de champ. Le symbolique peut en revanche être analysé directement à travers deux approches : l'une interne, qui autorise une interprétation générale et plus fine du rapport existant entre l'aspect syntaxique et l'aspect lexical du langage (en utilisant notamment les instruments conceptuels fournis par la psychologie de la *Gestalt*) ; l'autre externe, qui permet de distinguer plus précisément le « champ » du « symbole » par le biais d'une comparaison avec des systèmes descriptifs non linguistiques. Il ne sera pas nécessaire de fournir une liste systématique de ces derniers, mais plutôt de présenter ceux dont la confrontation fera émerger avec netteté la particularité du système représentationnel du langage, système qui doit opérer via des médiateurs linguistiques (du système des cas aux signes conceptuels, etc.) pour élever la matière sonore au rang de la représentation (*Darstellung*) du monde. Dans le paragraphe 12 du troisième chapitre de la *Sprachtheorie*, l'auteur souligne toute l'importance que revêt l'utilisation des systèmes représentationnels extralinguistiques comme révélateurs de quelques uns des aspects structuraux du langage dans sa fonction de représentation et déclare qu'il s'agit d'un processus à grande échelle, similaire à celui que la métaphore déploie à petite échelle (Bühler, 2009, 299). La « petite échelle » est illustrée par l'exemple récurrent de l'expression « Salonlöwe » appliquée à une personne (lion/roi des salons), pour rendre évidents certains traits comportementaux qui émergent lors d'une comparaison avec un animal. La signification obtenue est iconique, tout comme peut l'être, à grande échelle, celle issue d'un processus de confrontation plus vaste, entre différents régimes de représentation qui fournissent « sur un plateau d'argent » des traits et des structures analogues à celles du domaine linguistique.

Ces développements proviennent de pages célèbres, qui ont suscité l'admiration des chercheurs de différents domaines⁷ et dont le pouvoir de fascination repose sur l'adresse (de la part d'un phénoménologue expérimental comme Bühler!) avec laquelle les exemples ont été sélectionnés, exemples qui sont principalement, mais non exclusivement, de deux types : la *portée musicale* et la *carte*. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes confrontés à deux surfaces qui en elles-mêmes ne sont pas encore des champs, mais qui le deviennent lorsque la première manifeste une série de cinq lignes dans lesquelles sont insérées des notes musicales et des pauses, et lorsque la seconde est recouverte par une structure constituée de lignes droites ou courbes correspondant aux degrés de longitude et de

⁷ Elles ont été par exemple plusieurs fois citées et commentées avec finesse par un auteur tel que E. Gombrich (1999, 67-71).

latitude. Ce qui est rapporté, selon des conventions, sur la partition (à partir d'une clé musicale) et sur la carte géographique (les différents symboles pour les villes, les chapelles, les routes, etc.) est de nature différente, mais dans les deux cas, les symboles introduits acquièrent une *valeur de champ*. Ainsi, dans le cas de la notation musicale, la succession des sons reproduits de gauche à droite implique, par exemple, que des symboles situés sur une même perpendiculaire valent pour des sons simultanés, tandis que sur la carte géographique, les positions et les distances réelles des entités géographiques qui y sont reportées peuvent être relevées avec l'aide d'instruments tels que le compas et le rapporteur. Mais dans l'un et l'autre cas, il existe des signes qui ne possèdent aucune pertinence par rapport aux objectifs de représentation d'un champ donné (tant pour le phénomène musical que pour celui de la surface terrestre). Des symboles identiques peuvent ainsi devenir, en eux-mêmes, extérieurs au champ en question : des notes isolées n'apportent aucun indice quant à leur hauteur sonore, qui sera uniquement indiquée par le champ. De même, le symbole de la croix possède en lui-même une valeur étrangère au champ (religieuse, esthétique, etc.) et qui n'a rien à voir avec les axes nord-sud et est-ouest ou avec une distance tracée sur la carte. C'est bien le point positionné au pied de la croix qui en détermine la valeur de champ et qui indique donc la localisation de la chapelle par rapport aux lignes de côte, au relief des montagnes et au cours des fleuves. Les symboles ne peuvent être insérés dans un champ s'ils ne s'y révèlent adéquats, c'est-à-dire s'ils ne possèdent en eux-mêmes une aptitude d'ouverture à ce même champ. Une inversion de champ (des notes musicales mises en rapport avec des coordonnées géographiques, des signes géographiques avec une portée musicale) se révèle être une absurdité, puisque la transposition de symboles d'un champ à un autre est en soi insuffisante pour les doter d'une nouvelle valeur de champ. Mais pourquoi le symbole musical n'est-il par exemple pas adéquat à la carte ? Il ne l'est tout simplement pas parce qu'il ne symbolise aucune entité géographique en mesure d'acquérir une valeur positionnelle.

Nous laisserons de côté nombre de détails intéressants concernant ce point pour nous concentrer sur la possibilité, et même la nécessité, de nous pencher sur le système linguistique. Mais pourquoi le faire, étant donné la diversité des dispositifs et des moyens que l'on peut mettre en œuvre et qui demeurent beaucoup plus difficiles à circonscrire ?

En sématologie, observe Bühler, il existe avant tout des critères généraux déterminants qui font affleurer, malgré la diversité propre au langage, la structure commune de la représentation. Ainsi, même dans le cas du discours humain, la simple succession du flux sonore ne garantit pas son inscription dans un champ : un « traitement » (grammatical), correspondant aux coordonnées de la carte et à la portée de la partition musicale, est tout autant nécessaire. La succession articulée selon un principe de linéarité ne

suffit pas davantage à assurer au procédé représentationnel le pouvoir des symboles linguistiques : il faut pour cela un ou plusieurs champs qui, dans le cas idéal (une représentation bien construite et bien articulée), se déploient dans l'œuvre linguistique. Et de façon analogue aux exemples cités plus haut, certaines valeurs de champ des signes linguistiques dérivent du champ symbolique, tandis que la signification d'un terme pris isolément demeure un corps étranger au champ des déterminations grammaticales et syntaxiques.

Nous nous arrêterons là en ce qui concerne les similitudes de la métaphore avec quelques unes des principales questions de la symbolisation phonico-linguistique. Nous nous intéresserons de plus près au traitement spécifique que Bühler réserve à la métaphore. Cette dernière ne dispose dans la *Sprachtheorie* (1934) que d'un espace relativement exigü, l'auteur renvoyant, en partie, à l'analyse des fameuses métaphores sensibles (« douce joie », « âpre douleur », etc.) développée dans l'*Ausdruckstheorie* (1933), et dont il dégagait la base expressive selon les découvertes et les conceptions de Piderit et Wundt dans le domaine de la physiologie (métaphores fréquemment présentes dans le monde de l'enfance, mais dont témoigne également le langage commun chez l'adulte). Il estime par ailleurs devoir reprendre plus profondément ce thème dans une autre étude, dans laquelle il souhaite porter une attention particulière aux composantes et aux « liaisons-et » que mobilisent les comparaisons et les images les plus hardies. Dans la *Sprachtheorie*, il compte toutefois pouvoir anticiper et pointer le cœur même de la technique métaphorique, intrinsèque à la fonction représentationnelle du langage. À ce propos, tant l'analyse objective mise sur pied de manière irréprochable par Aristote, que celle, subjective, des contemporains de Bühler, réalisée expérimentalement par exemple par Stählin (1914), révèlent que le noyau du mécanisme métaphorique consiste en une superposition et un enchevêtrement de différentes sphères de signification. En substance, le mélange des sphères émerge soit des descriptions complexes et séduisantes produites par un procédé linguistico-abstraitif élaboré, comme on en trouve, par exemple, dans les récits homériques, soit des témoignages protocolaires des sujets expérimentaux qui ressentent comme métaphoriques des expressions linguistiques du type « *der greise Wald* » (la forêt chenue), en raison de l'adjectif employé qui leur rappelle des caractéristiques, comme les lichens pendant aux vieux arbres, et qui ouvrent automatiquement à une comparaison entre l'arbre et l'homme. Il est enfin instructif – observe Bühler – de prendre en compte le commentaire avancé par le linguiste H. Paul, selon lequel le phénomène de la métaphore connaît trois fonctions principales⁸ : celle de pallier aux carences du langage commun pour désigner adéquatement des complexes d'idées ; celle de caractériser selon un mode iconique ; celle, enfin, de déterminer une sphère proche par le biais d'une

⁸ Cf. Paul, 1880, 94 suiv.

autre plus lointaine. Fort de ces évidences, le psychologue allemand propose un modèle explicatif qui correspond au dispositif d'une double grille. On peut ainsi utiliser, à des fins de comparaison, une technique qui consiste à employer un projecteur dans lequel on insère, à la place d'une diapositive, un disque de carton perforé, de façon à faire apparaître sur l'écran des points lumineux correspondant aux trous effectués. Si les ouvertures du disque sont de longues fissures disposées verticalement, sur lesquelles l'on superpose des ouvertures d'un second disque, cette fois disposées horizontalement, on obtient l'effet projectif figuré dans la superposition suivante⁹ :



La différenciation que produit le double filtre permet d'illustrer le fait que la structure portante des complexes de significations présente une composante projective, résultant en même temps d'une ouverture et d'une occlusion. Ce que confirme par ailleurs ce type particulier de *fidélité* qui rend la métaphore commune aux moyens de la représentation (moyens linguistiques et extralinguistiques examinés plus haut) et que Bühler définit comme la *fidélité relationnelle*. Cette dernière doit par ailleurs être distinguée de la *fidélité au phénomène* ou *fidélité matérielle* typique des reproductions figuratives et intuitivo-imitatives. Le disque-grille, un dessin tracé sur du papier, ne présente en effet aucune composante qui puisse représenter l'état de choses décrit par exemple par la locution « *Salonlöwe* » (roi des salons), mais, appliqué dans sa structure différentielle et projective, il met d'une part en lumière la royauté du lion (ouverture de la superposition) et masque d'autre part sa soif de sang et son agressivité (obturation de la superposition).

De la même façon, une courbe de température ne possède en elle-même aucun lien matériel avec la température corporelle. Soutenir cependant qu'elle la représente (avec une *fidélité relationnelle*) signifie que l'évolution de la courbe correspond, dans ses points principaux, à chacune des lectures du thermomètre qui se succèdent dans le temps. En d'autres termes, la plus haute ou la plus basse température rapportée dans le diagramme correspond aux positions analogues atteintes par la colonne de mercure du thermomètre.

Selon Bühler, deux phénomènes, l'un artificiel, et l'autre naturel et psychophysique, sont plus ou moins analogues au processus du mélange des sphères que la métaphore réalise linguistiquement. Le premier est constitué

⁹ Cf. Bühler, 2009, 511.

par la fameuse « image type », obtenue par Galton en photographiant plusieurs personnes sur le même point de la plaque photographique.¹⁰ Le second est constitué par les particularités bien connues de la vision binoculaire qui permet une vue en profondeur plus exacte et précise que celle obtenue par la vision monoculaire. Tandis que l'image de Galton présente des contours estompés, la vision binoculaire quant à elle est précise, parce que, de la même manière que la métaphore, elle exclut, lors de l'unification des images, tout ce qui est véritablement disparate. On en déduit alors que l'aspect projectif et centrifuge doit être avant tout étudié dans son rapport à la perception exclusive, puis, degré par degré, saisi au niveau de la connaissance linguistique et de la pensée abstraite. Dans tous les cas, le principe de sur-sommativité établi par la théorie de la Gestalt à partir d'Ehrenfels se trouve ainsi confirmé, tout en étant complété, selon Bühler, par une sous-sommativité non moins opportune, représentée par l'exclusion, le recouvrement et l'effet différentiel.

Un mécanisme de ce type, poursuit Bühler, n'opère pas au moyen de significations fixées rigidement (comme le réclame une certaine logique pure), mais révèle, dans l'échange intersubjectif, une certaine plasticité des sphères de signification, qui correspond aux marges de variations prises en compte par les techniques modernes de fabrication d'automobiles et par la science physiologique pour l'analyse du fonctionnement de l'organisme vivant. Que ce soit le simple usage d'un pendule, l'habileté à viser et atteindre une cible ou la maîtrise d'une langue, chacun de ces cas déclenche différents degrés de « tolérance » indispensables au fonctionnement physique, physiologique et cognitif de l'être humain. Ces marges de liberté lui assurent ainsi une adaptation et une mise au point en fonction des contextes variables auxquels il peut être confronté. Si nous reprenons l'exemple canonique du « *Salonlöwe* », nous constatons la façon dont sa signification, « roi des salons », est clairement comprise dans l'échange communicationnel. Mais si l'on en modifie le contexte, en lisant par exemple sur un paquet de nourriture pour chat : « *für verwöhnte Salonlöwen* », nous serons tentés d'interpréter la locution d'une autre manière, par exemple comme : « pour les aristochats capricieux ». De même, l'image initiale du désert comme métaphore de l'activité scientifique peut devenir dans les pages d'un roman célèbre, le *Désert des Tartares* de Dino Buzzati, la métaphore de l'« inéluctable fuite du temps » et d'autres choses encore, ou, dans l'œuvre cinématographique d'un grand réalisateur, Michelangelo Antonioni, intitulée *Deserto rosso*, devenir la métaphore du tarissement des sentiments et de la communication.

¹⁰ Rappelons que cette technique avait éveillé l'intérêt de Wittgenstein, qui a demandé à un photographe professionnel de réaliser l'« image type » de ses sœurs et de lui-même. Cf. Nedo (2008, 13-14).

La sur- et la sous- sommativité permettent donc d'augmenter considérablement la créativité de la langue, même si parfois elles risquent de donner lieu à de petites énigmes. C'est par exemple le cas lorsque certaines métaphores rapprochent des objets trop distants ou, au contraire, effectuent des raccourcis trop abrupts. Bühler en avait examiné différentes occurrences lors de ses expérimentations de Würzburg sur la pensée, au cours desquelles il avait sélectionné des expressions philosophiques, poétiques et scientifiques dont l'interprétation était aussi ardue qu'un rébus. Par ailleurs, lorsque l'on tente de traduire un composé métaphorique tel que « *Hölzlekönig* » (roi des bois), attribué à l'arbre le plus imposant de la Forêt Noire, par « arbre royal » ou par la séquence analytique : l' « arbre le plus beau, le plus élevé, l'arbre dominant, etc. », on n'obtient pas une équivalence de la métaphore initiale, tant du point de vue de la prégnance que de celui de l'iconicité (Bühler, 2009, 512). Et déjà dans le paragraphe du troisième chapitre de la *Sprachtheorie*, dédié aux discours elliptiques (2009, 281-283) – expressions dépouillées et essentielles –, qui pourtant exercent dans l'échange communicationnel une fonction diacritique et conduisent donc à un résultat efficace, Bühler soulignait que la théorie du langage devait se garder d'élaborer des constructions intégratives et de proposer des traductions alternatives. Car sinon on risque de tomber dans le travers du maître d'école pédant qui intervient mal à propos, pour la simple raison que l'ellipse fonctionne par elle-même : quand un signe linguistique diacritique est inséré dans une action, et qu'il est compris par l'interlocuteur, tous signes supplémentaires ou transpositions clarificatrices sont parfaitement inutiles. La loquacité humaine (« *homo loquax* ») n'exclut pas une communication dépouillée et iconique. En effet, ce qui vaut pour l'usage « empratique ou sympratique » des signes¹¹ vaut également pour la métaphore linguistique en général.

La sur-sommativité et la sous-sommativité¹² promeuvent, en même temps que le niveau symbolico-cognitif, une amplification et une exclusion, qui se vérifient cependant déjà au niveau perceptif. Ce dernier anticipe pour ainsi dire le niveau représentationnel plus abstrait en action dans l'ensemble de la symbolique linguistique. C'est pourquoi le mécanisme hautement sélectif du phénomène métaphorique réclame le modèle du double filtre.

3. LE MODÈLE LANGAGIER DE LA MÉTAPHORE SELON BLACK

Dans la littérature spécialisée contemporaine, lorsque l'on parle de la notion de « filtre », on fait habituellement référence à certaines des brillantes

¹¹ Cf. Bühler (2009, 268-272).

¹² Le concept de sous-sommativité, il faut le souligner, a été proposée à l'origine par Bühler comme pendant à la première – traitée de façon paradigmatique par les chercheurs de la *Gestalt* – et est donc le fruit d'une hypothèse « non-orthodoxe » au regard de son usage conceptuel standard et approprié dans la théorie gestaltiste.

contributions menées à bien à partir des années cinquante du siècle dernier par M. Black. Dans un recueil de ses textes paru en traduction italienne au début des années quatre-vingts et intitulé *Modelli archetipi metafore* (1983), l'auteur énumère les différents travaux qui sont selon lui significatifs pour les problèmes touchant au langage, ainsi que pour les méthodes philosophiques qui y répondent, en distinguant parmi elles celles qui avaient exercé sur lui une influence durable et celles qui s'étaient succédées dans l'horizon de ses intérêts. Si parmi les premiers, nombreux furent ceux qu'il connût directement durant la période de ses études à l'université de Cambridge, des travaux de Russell et Wittgenstein à ceux d'Ogden et Richards, les seconds sont dus aux figures les plus célèbres du domaine logico-sémantico-linguistique, de Frege à Morris, d'Austin à Chomsky – et parmi ces derniers, il mentionne également K. Bühler. Dans le texte lui-même, on n'en trouve aucune trace explicite, mais une référence implicite et claire nous en avertit, en dépit du fait que l'auteur s'exprime selon un style totalement différent de celui de Bühler. En effet, Black adopte plutôt – il le confesse dans l'introduction – l'approche wittgensteinienne de l'analyse conceptuelle des « cas clairs » ou « exemples paradigmatiques » qui autorisent l'identification de critères implicites, et, pour cela, sont en eux-mêmes opératoires. Un parcours ardu mais efficace, que Wittgenstein, comme on le sait, emprunta dans la seconde période de sa réflexion philosophique en donnant vie non seulement à des œuvres comme les *Philosophische Untersuchungen* (1953), mais également à celles, publiées postérieurement, sur la philosophie de la psychologie. Une telle méthode permet des incursions éclairantes sur les thématiques les plus controversées et brûlantes de l'enquête scientifico-philosophique, pour laquelle l'adresse dans les choix d'exemples les plus adaptés et significatifs est déterminante : nous pensons en l'occurrence à l'analyse de la figure « effe » qui ouvre son travail sur la psychologie¹³.

Du point de vue du contenu, cependant, Black, à l'instar de Bühler, reconnaît toute l'importance de la métaphore, et en défend également la valeur cognitive. Pour cette raison, il ne cherchera jamais à justifier l'indifférence dont témoignent certains représentants de la philosophie du langage pour un tel phénomène. Par ailleurs, il ne se montre guère intéressé par les approches qui traitent de la métaphore comme d'un simple ornement ou un embellissement stylistique. Il considère aussi que la conception substitutive de la métaphore, selon laquelle cette dernière serait l'équivalent d'une expression littérale, doit être rejetée. Quel serait alors le mécanisme à la base de son fonctionnement ? On l'a fréquemment identifié à la similitude : une fois discernée, on peut à partir d'elle remonter à la signification littérale originelle. Black avance une conception comparable, qui voit dans le phénomène examiné une similitude condensée ou elliptique. Pour illustrer la

¹³ Cf. Wittgenstein (1990, 7).

différence entre cette dernière conception et celle qui la précède, l'auteur recourt à l'exemple « Richard est un lion ». Selon la première approche, la signification revient approximativement à « Richard est courageux », et la seconde à « Richard est comme un lion (de par son courage) ». Naturellement, plus l'on use de ces paraphrases, plus les expressions métaphoriques se diluent et perdent en prégnance : ce qui signifie qu'elles présentent des structures particulières non réductibles. Black observe avec acuité qu'il faudrait plutôt soutenir que la métaphore *crée* la similarité plutôt qu'elle n'exprime une similitude préexistante. Il parvient finalement à une conception, qu'il a lui-même qualifiée de conception interactive, et qui lui semble offrir des indications plus pertinentes sur les usages et les limites de la métaphore elle-même. Pour ce faire, il se réfère à un célèbre texte de Richards, de 1936, dédié à la philosophie de la rhétorique, dans lequel l'auteur souligne que l'usage de la métaphore déclenche deux pensées liées à des choses différentes, dont l'interaction donne sa signification à la métaphore elle-même. Mais quelles sont les modalités d'une telle interaction ? Richards parle de caractéristiques communes qui supportent la métaphore ; ainsi une expression métaphorique connoterait seulement une sélection « des caractéristiques que ses usages littéraires connotent ». Black, pour sa part, s'intéresse davantage à l'interaction de deux pensées opérant simultanément dans leur relation à un interlocuteur/lecteur. La métaphore du « filtre » lui semble ainsi être une image appropriée¹⁴.

Si l'on considère l'assertion : « L'homme est un loup », on voit qu'elle permet l'évocation d'un système d'idées ou mieux, observe Black, de lieux communs concernant le loup : la férocité, le fait d'être carnivore, déloyal, etc., qui doivent être adaptés au sujet principal, l'homme. Mais que signifie *adaptés* ? Cela signifie qu'il faut construire un système d'implications concernant « l'homme », déterminées par le modèle d'implications associées au mot « loup » et *ne correspondant donc pas* aux lieux communs associés à l'usage normal d'« homme ».

L'exemple suivant, formulé selon le schéma d'une expérience de pensée, n'est pas moins significatif et pertinent. Supposons – propose Black – que nous observions un ciel étoilé à travers un verre fumé, sur lequel on a tracé des lignes claires transparentes. Nous entreverrons alors uniquement les étoiles correspondant à ces lignes et leur visibilité dépendra donc de cette structure. On peut donc utiliser le verbe « voir », dans le sens que le sujet principal – le « focus », comme on le définit, c'est-à-dire l'« homme » –, est « vu à travers » l'expression métaphorique, en d'autres termes, qu'il est « projeté » sur le champ du sujet subsidiaire, à savoir le « loup ».

¹⁴ Cf. Black (1983, 57).

Des trois conceptions énumérées (substitutive, comparative, interactive), seule la dernière pose la métaphore authentique et philosophiquement relevante sous un éclairage précis, étant donné qu'elle n'est pas paraphrable. La paraphrase littérale, en effet, n'atteint pas le signe parce qu'elle en dit trop et de manière erronée. Elle est déficiente – relève Black – non pas tant en raison de son ennuyeuse prolixité, mais parce qu'elle ne réussit pas à transmettre l'intuition spécifique produite par la métaphore, et reste en cela vouée à l'échec du point de vue cognitif.

Les considérations offertes par Black sur l'usage des modèles dans leur rapport aux théories scientifiques et par rapport au processus métaphorique ne se révèlent pas moins instructives. Il illustre de façon étendue les sens variés que l'on peut attribuer aux modèles, des modèles miniatures aux modèles à l'échelle, des modèles analogiques aux modèles mathématiques, pour parvenir aux modèles théoriques sur lesquels les avis des chercheurs divergent largement. Lorsqu'il présente l'opinion de Braithwaite (1953) sur les avantages que peut fournir à une théorie scientifique sa médiatisation par un modèle, Black rappelle l'interprétation hilbertienne de la théorie scientifique à laquelle l'auteur se réfère, la concevant comme « un système scientifique déductif » au sein duquel, une fois posée une hypothèse comme prémisses, toutes les autres doivent en découler logiquement. Ce qui permet à Black de poser la question de fond concernant le rôle du modèle non seulement dans le domaine de la psychologie, mais également dans le cadre plus général de la logique de l'explication scientifique. Un tel rôle est indispensable dans la recherche, tout comme l'est celui de la métaphore pour l'échange communicationnel, et ceux qui interprètent le modèle comme une simple « béquille » sont également ceux qui interprètent la métaphore comme une simple décoration ornementale. Black confirme donc la conception interactive qu'il avait formulée des années auparavant : la métaphore authentique est capable d'unifier cognitivement et émotivement deux domaines sémantiques différents, soit en les projetant l'un sur l'autre, soit en utilisant les implications linguistiques de l'un comme une sorte de lentille à travers laquelle voir celles de l'autre. Ainsi, l'extension de signification qui en résulte ne peut être ni anticipée, ni paraphrasée. La production de métaphores et de modèles correspond à la tentative commune de « verser un nouveau contenu dans une vieille bouteille », mais les implications relationnelles qu'elle génère possèdent un rayon d'action différent (lieux communs et connaissances quasi proverbiales d'un côté, solide connaissance théorico-scientifique de l'autre). En conclusion, Black soulève la question de savoir si la science doit commencer par la métaphore pour finir par l'algèbre ou si elle ne doit pas plutôt penser que sans métaphore, il n'y aurait jamais eu d'algèbre.

De telles déclarations sont également incontestables du point de vue de Bühler, lequel n'a pas intégré par hasard la métaphore linguistique dans le

rayon d'influence des champs symboliques, tant linguistiques qu'extra-linguistiques (nous avons auparavant approché ceux de la notation musicale et géographique, mais l'on peut également inclure ceux de la notation arithmético-géométrique, logico-symbolique, etc.). Sur cette question, Bühler, à l'instar de Black, estime que l'étude de la représentation linguistique, métaphore comprise, a quelque chose à dire, ou mieux, à suggérer, à propos des domaines représentationnels non linguistiques, afin de promouvoir une analyse subtile des systèmes de représentation humaine. Il affirme d'en pressentir la possibilité, mais déclare être encore hésitant quant aux modalités de réalisation d'une telle entreprise¹⁵.

4. MÉTAPHORE ET TABOU SELON WERNER

Nous devons à présent nous tourner, bien que sommairement, vers une interprétation différente de la métaphore, en nous inspirant de la démarche bühlerienne, laquelle, dans l'approche d'un problème, laisse toujours un espace aux thèses du parti adverse. Dans le cas de la métaphore, l'« adversaire » est l'un de ses élèves et collaborateurs, brillant psychologue expérimental, expert des qualités expressives qui sont à l'œuvre dans la perception et le langage, et qui voit dans l'authentique métaphore un instrument de *recouvrement* surgissant à des fins expressives de l'esprit du « tabou ». Il s'agit de Heinz Werner, et l'œuvre dans laquelle il expose cette problématique est intitulée *Die Ursprünge der Metapher. Arbeiten der Entwicklungspsychologie* dont la parution retentissante en 1919 déclencha un intense débat critique.

Le plan de l'ouvrage propose de commencer par l'exigence du recouvrement, lié au tabou, duquel découle ensuite l'authentique métaphore (du point de vue wernerien), et qui peut se répandre dans les langues de peuples qui ne sont plus sujets au tabou. Un des points forts d'une telle intuition serait la carence en formules comparatives dans les langues antérieures à l'introduction d'un tabou. Les nomades, par exemple les Indiens d'Amérique du Nord et les Masaï d'Afrique, présentent un équilibre émotif/affectif entre l'excitation et sa réponse. À la différence des sédentaires, ils se déchargent de leurs émotions, par exemple de leur peur, à travers un déchaînement direct de nature motrice qui peut être la fuite. Le sédentaire, en revanche, supporterait, impuissant, l'effet déplaisant. Il connaît ainsi le tourment du souvenir, tandis que le nomade est « fils de l'instant ». La reconstruction psychologico-épistémologique tentée par Werner établit que, pour se soustraire à ce désagrément, le sédentaire développe la technique du recouvrement du tabou linguistique. Dans ce cas, le monde de référence – observe

¹⁵ « Nous allons voir plus en détail que les faits constitués par la représentation linguistique posent des problèmes qui n'ont tout simplement pas encore été aperçus des mathématiciens » (Bühler, 2009, 309).

Bühler – est celui de la magie, au sein duquel tout est traité comme un fait d'expression, c'est-à-dire de décharge, libre ou inhibée des émotions. Werner esquisse en outre une progression des formes par lesquelles la métaphore se manifeste, plaçant toujours à son point d'émergence une « métaphore matérielle » sensible, dont la racine psychologique témoigne d'une adhésion aux formes naturelles environnantes plutôt que d'une activité de création poétique. Le second stade présente le passage à une image analogique par laquelle on recherche une adhésion aux représentations plutôt qu'aux choses environnantes. Enfin, dans le troisième stade, la réaction simplement motrice disparaît et un système complexe de défense (le tabou) se développe. Dans sa forme originaire, la métaphore authentique serait justement une autodéfense intellectuelle, fruit de deux tendances opposées : la tendance à supprimer la pensée dont l'expression est tabou, dans le sens par exemple d'un danger, et la tendance à la communiquer linguistiquement. Au cours de l'évolution de cette opposition, le tabou originellement prédominant se réduit progressivement. Mais des traces de cette tension sont encore visibles dans l'usage par exemple menaçant et moqueur de la métaphore, vestiges qui disparaîtront ensuite dans les tournures ironiques et flatteuses.

Dans une première évaluation critique, Bühler reconnaît la valeur et l'ingéniosité de l'approche que nous venons de résumer, approche qui connut par ailleurs un précédent illustre dans le rapprochement freudien entre « Witz » et tabou. Le problème réside dans le fait qu'une formulation aussi draconienne fait abstraction de tous les cas dans lesquels la métaphore s'affranchit du tabou, comme l'illustrent la totalité de l'histoire des langues indo-européennes, mais également les activités de confrontation auxquelles s'adonne spontanément l'enfant, ou les images hautement complexes du *corpus* homérique, fruit d'une idéation artistique. Même si l'on admet la plausibilité de l'hypothèse d'un développement de la métaphore de recouvrement parallèle à celui de la métaphore cognitive, la première ne peut embrasser de manière exclusive le champ de l'expression métaphorique. En outre, si l'inhibition du mot-tabou impose l'usage d'une expression substitutive, il n'est pas dit – observe Bühler – que celle-ci entre techniquement dans la classe des métaphores, mais pourrait plutôt appartenir à celle des paraphrasies propres à différents troubles linguistiques. Sans oublier que l'expression substitutive devrait être identifiée, dans un sens étroit et selon la classification aristotélicienne, à la métonymie.

En réalité, rappelle Bühler, il existe un nombre considérable de « paraphénomènes » propres à la forme linguistique de la pensée, et Binet avait déjà signalé l'existence, à côté des paraphrasies, de parafantaisies¹⁶. Ces dernières sont des phénomènes extrêmement fréquents, comme lorsque l'on pense à une chose connue et que l'on élabore à son endroit des jugements

¹⁶ Cf. Bühler (2009, 518) ; Binet, 1903.

corrects, on ne dispose pas pour autant d'une image intérieure adéquate ; par exemple lorsque l'on pense au « lait » et que l'on en parle aisément, l'image phantasmatique correspondante ne concerne pas le liquide blanc lui-même, mais son contenant, etc.

Il s'agit de phénomènes intéressants et instructifs, mais différant largement de la métaphore linguistique circonscrite par la conception bühlienne. Leur fait défaut la caractéristique de « duplicité des sphères »¹⁷, mais surtout, il leur manque l'iconicité abstractive, fruit du mécanisme du double filtre. On peut alors en déduire, conclut Bühler, que même le tabou n'a pas pu endiguer la métaphore linguistique, qui, dans sa structure et sa fonction, n'est pas assimilable aux paraphénomènes du langage.

Traduit par Marc Logoz

BIBLIOGRAPHIE

- BETTI R. (2009), "Introduzione", in Hilbert, D., *Fondamenti della geometria*, trad. it. de P. Canetta, Milano, Angeli.
- BINET A. (1903), *L'Etude expérimentale de l'intelligence*, Paris, Schleicher.
- BLACK M. (1962), *Models and Metaphors. Studies in Language and Philosophy*, Ithaca-London, Cornell University Press.
- BLACK M. (1983), *Modelli archetipi metafore*, trad. it de E. Paradisi, Parma, Pratiche Editrice.
- BLACK M. (1983), "Metaphor", in Black, M. *Modelli, archetipi, metafore*, trad. it. di E. Paradisi, Parma, Pratiche Ed.
- BRAITHWAITE R. B. (1953), *Scientific Explanation*, Cambridge University Press.
- BÜHLER K. (1927), *Die Krise der Psychologie*, Jena, Fischer.
- BÜHLER K. (1931), "Phonetik und Phonologie", in *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 4, Nendeln, Kraus-Thomson, 1968, 22-53.
- BÜHLER K. (1933), *Ausdruckstheorie*, Jena, Fischer.
- BÜHLER K. (1934), *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache*, Jena, Fischer.
- BÜHLER K. (2009 [1934]), *Théorie du langage. La fonction représentationnelle*, trad. de D. Samain, Marseille, Agone.
- CATTARUZZA, S. (2008), *L'indicazione della realtà. Teoria dei segni e della conoscenza in Karl Bühler*, Milano, Mimesis.

¹⁷ Cette expression est moulée sur la théorie de Meinong et adoptée pour indiquer le halo de signification des termes dénominatifs et de ceux constituant la métaphore, correspondant à peu près aux lieux communs implicites utilisés par Black.

- CATTANEO E. (2010), La verità è appassionata di deserti, « Il Sole – 24 Ore », dd. 27/06/2010.
- GOMBRICH E. (1999), “Kunstwissenschaft und Psychologie vor fünfzig Jahren”, in R. Woodfield (ed.) *Dal mio tempo. Città, maestri, incontri*, trad. it. di M. Dantini, Torino, Einaudi, 63-72.
- HILBERT D. (2009), *Fondamenti della geometria. Introduzione* di R. Betti, trad. it. di P. Canetta, Milano, Angeli.
- INNIS R.E. (1984), “Bühler und Gardiner : von der Indikation zur Prädikation”, in Eschbach A. (ed.), *Bühler-Studien, II*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 116-155.
- LORUSSO A. M. (2005), *Metafora e conoscenza*, Milano, Bompiani.
- MASCAGNI M. (2008), *Metafora e linguaggio : un doppio filtro. Il ruolo della metafora nello scambio comunicativo fisioterapista-paziente*, Dissertazione in “Semiologia della conoscenza”, Fac. di Psicologia, Univ. Trieste.
- NEDO M. (2008), “Wittgenstein’s Familienähnlichkeit”, in *Zeitung für Kunst und Ästhetik*, 2, 13-14.
- ORTONY A. (ed.) (1979), *Metaphor and Thought*, New York-London, Cambridge University Press.
- PAUL H. (1880), *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Halle, Niemeyer.
- RICHARDS I. A. (1936), *The Philosophy of Rhetoric*, New York, Oxford UP.
- RICOEUR P. (1975), *La métaphore vive*, Paris, Ed. du Seuil.
- STÄHLIN W. (1914), “Zur Psychologie und Statistik der Metaphern”, *Archiv für die gesamte Psychologie*, 31, 297-425.
- WERNER H. (1919), *Die Ursprünge der Metapher. Arbeiten der Entwicklungspsychologie*, Leipzig, Felix Krueger.
- WITTGENSTEIN L. (1953), *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Basil Blackwell.
- WITTGENSTEIN L. (1990), *Osservazioni sulla filosofia della psicologia* (Bemerkungen über die Philosophie der Psychologie), trad. it. di R. De Monticelli, Milano, Adelphi.